

## *La crique d'Ambre*

J'ai dormi presque tout le temps pendant la traversée. J'ai eu le mal de mer, pourtant la mer était calme. Je ne voulais penser à rien, surtout pas à ce que je venais de quitter et pas encore à ce qui allait m'arriver en France. Le patron du bateau m'a débarqué au milieu de la nuit tout au fond de la crique d'Ambre. Il m'a dit que c'était la crique la plus sûre. Je n'ai qu'à me cacher dans le bois de pins et attendre la venue du jour. La crique d'Ambre est peu fréquentée à cause de sa difficulté d'accès. En suivant le chemin qui monte à travers la falaise, j'arriverai à la route qui mène à la gare. J'ai marché sur le chemin, puis je me suis étendu sur des épines de pin, un peu à l'écart. Ça sent bon la résine et la mer. J'entends le clapotis des vagues en contrebas dans la crique. Par chance, c'est la pleine lune. En débarquant, je n'ai pas eu besoin d'utiliser ma lampe de poche. Mieux vaut ne pas me faire repérer. De là où je suis, je domine la crique. Tout est calme.

J'essaie de me détendre en respirant par le ventre, comme je le faisais en prison quand la crise m'assaillait.

Je me répétais : « Diego, détends-toi, tu ne vas pas mourir, c'est seulement une crise d'angoisse ». Presque toutes les nuits, la crise m'assaillait, m'empêchant de dormir. Je marchais dans ma cellule avec l'impression de devenir fou. Elle était tellement petite que je me cognais la tête contre les murs. La douleur à la tête alors me calmait un peu. Je me recouchais sur mon matelas et je faisais ma respiration par le ventre.

Je ne suis plus en prison, j'ai quitté Tamza et je viens d'arriver en France. Mais l'angoisse est toujours au fond de moi. Je me répète : « Je suis un homme libre ». Je sais bien que ce n'est pas vrai. Je suis arrivé en France sans visa. Je suis un clandestin. Je n'ai pas passé la douane. Je ne suis pas enregistré sur le territoire français. Je suis libre tant que la police ne me demande pas mes papiers. Je ne peux pas vivre en France normalement. Je dois y vivre comme un clandestin. À Tamza, avant la prison, j'ai vécu dans la clandestinité. Je sais ce que c'est. Mais à Tamza, j'étais chez moi. Ici, je suis dans l'inconnu. Mieux vaut peut-être l'inconnu que les faux repères de Tamza. Je me suis fait arrêter une nuit où je me croyais si tranquille dans les bras d'Ama, qui m'avait rejoint dans ma nouvelle cachette. Quelqu'un m'avait donné. Je ne sais pas qui. Je n'ai pas cherché à le savoir. Qu'est-ce que ça aurait changé à ma vie en prison ? J'avais juste assez de force pour rester en vie jour après jour. Ama n'a pas été arrêtée. Elle n'a pas supporté notre séparation. Je ne savais pas qu'elle était si fragile. Je l'aimais si fort, ça m'en rendait

fou. Elle me disait : « Si tu m'aimes si fort, pourquoi entrer dans la clandestinité et risquer ta vie ? Partons loin de Tamza et refaisons notre vie ailleurs. Jamais vous ne gagnerez ! Vous vivez dans un rêve. Tu dis que tu m'aimes plus que tout au monde et tu préfères ton rêve à la réalité de notre amour ». Elle ne croyait qu'aux solutions individuelles. Elle a quitté Tamza pour aller refaire sa vie dans un autre pays. Elle m'a abandonné sans même m'écrire une lettre d'adieu.

C'est drôle que je pense à elle juste à mon arrivée en France. Je l'avais complètement chassée de ma mémoire. Même en rêve, je ne la revoyais plus. C'est ça que j'appelais l'avoir tuée. Et voilà qu'elle est revenue vivante, comme si elle était à mes côtés. Je sens son odeur et sa chaleur tout contre moi. Ama mon amour, non, je ne t'ai pas tuée, je n'ai pas eu cette cruauté. Penser à elle, à ce que nous avons vécu ensemble de si heureux, me fait du bien, bien plus que ma respiration par le ventre que je n'ai jamais su faire correctement et qui n'arrive pas à me détendre. J'ai vécu durant toutes ces années de prison dans un état limite. Peut-être qu'Ama, tout au fond de moi, alors que je la croyais morte, continuait de vivre dans un petit coin inaccessible à ma conscience et m'aidait à rester en vie envers et contre tout ?

Couché sur ces épines de pin et revivant si soudainement mon amour pour Ama, j'éprouve une bouffée de bonheur, comme si je me retrouvais moi-même, intact, avant la prison. Même si ce n'est qu'un rêve, il

me donne un peu de la force dont j'ai tant besoin. Car je sais bien que pour un clandestin arrivant en France, sans argent et sans ami, la vie sera une épreuve. Ama dirait que je l'ai cherché. Rien ne m'obligeait à entrer dans la clandestinité pour continuer la lutte. Je pouvais très bien quitter le Mouvement et partir avec elle loin de Tamza pour mener une vie d'exilé, comme il y en a tant. Malgré la force de mon amour, j'ai refusé de m'exiler. J'ai choisi la clandestinité et ce qui s'en est suivi, jusqu'à mon arrivée en France. Cet homme-là, je le comprends maintenant, Ama l'a quitté pour rester elle-même. Ça ne veut pas dire qu'elle m'aimait moins que je l'aimais, ni qu'elle a trahi notre amour en me quittant et en partant vivre loin de Tamza.

Le ciel commence à s'éclaircir. Le jour est proche. Le soleil se lève de l'autre côté de la falaise, côté terre. De là où je suis, je ne pourrai pas assister à son lever, ni voir sa grosse boule rouge apparaître soudain à l'horizon et illuminer le ciel. Mais au-dessus de moi, je peux voir apparaître une lumière rose, de plus en plus forte. Bientôt, la crique d'Ambre ne sera plus dans l'ombre. Les oiseaux nichés dans le bois de pins se réveillent. Si j'étais croyant, je ferais une prière pour saluer le lever du jour. Ama me reprochait de ne jamais prier. Pour elle, c'était un crime. Dieu existait puisqu'elle y croyait et faisait sa prière. Chaque matin, au lever du jour, en le bénissant, elle lui donnait vie. Elle me disait qu'en niant Dieu, je niais la vie. Je lui

répondais que Dieu n'avait pas besoin d'exister pour que l'amour existe et que c'était à l'amour qu'il fallait donner vie, pas à Dieu. Ma réponse ne la satisfaisait pas, mais elle la rassurait. En prison, sans Dieu et sans amour, puisque je croyais avoir tué Ama, j'ai vécu dans un désert, un désert de pierre où même l'eau des puits était saumâtre. La boire brûlait l'estomac et tordait les boyaux, mais c'était la condition pour rester en vie. La prison, ce fut ce désert de pierre, sans aucune oasis pour se reposer un moment. Et une marche épuisante qui m'apparaissait sans fin. J'étais condamné à perpétuité.

Alors que je ne l'espérais plus, je fus miraculeusement grâcié. Quelques jours après ma sortie de prison, j'embarquais pour la France. Il n'y avait pas de place pour moi à Tamza. Si une chance me reste encore de recommencer ma vie, c'est en France, pas à Tamza. Je fais, des années plus tard, seul et clandestinement, ce qu'Ama aurait voulu que je fasse avec elle. Mais pour moi maintenant, ça revêt une tout autre signification. C'est une décision solitaire qui ne concerne et n'engage que moi-même.

Je regarde le chemin tracé dans la falaise qui rejoint la route. Il va falloir que je réussisse à le monter. Je ne suis plus entraîné à la marche. En prison, j'ai vieilli d'un coup. Je tournais en rond dans ma cellule et une fois par semaine dans la cour entourée de murs. Découragé, je m'arrêtais. Certains détenus s'entraînaient pour